

Léonard, Jean-François (1973) *L'évolution de l'occupation du sol dans le Centre-ville de Montréal et les zones limitrophes (1967-1971)*. Montréal, Institut national de la Recherche scientifique, CRUR, note no 12, texte ronéotypé, 27 p. 7 cartes et 2 annexes de tableaux statistiques.

Paul-Yves Denis

Volume 17, numéro 42, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021166ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021166ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Denis, P.-Y. (1973). Compte rendu de [Léonard, Jean-François (1973) *L'évolution de l'occupation du sol dans le Centre-ville de Montréal et les zones limitrophes (1967-1971)*. Montréal, Institut national de la Recherche scientifique, CRUR, note no 12, texte ronéotypé, 27 p. 7 cartes et 2 annexes de tableaux statistiques.] *Cahiers de géographie du Québec*, 17(42), 568–569.  
<https://doi.org/10.7202/021166ar>

Appliquant ensuite cette théorie au problème de la ville, *Le Mésodesign* propose un modèle conceptuel complètement différent de l'idée habituelle de la ville. Ce modèle en effet, considérant à la base du comportement culturel de l'homme urbain son désir de communiquer, aboutit à une image finale dont les caractéristiques sont les suivantes : actions « urbaines » simultanées, infrastructure électronique, possibilités illimitées de choix, organisme sans visage, éclatement des centres, nécessité de gestion perpétuelle, phénomène de miniaturisation, habitat tribal, décadence des institutions et manifestations intenses de la culture.

Si, comme le laissait entendre McLuhan, « the Medium is the Message », pourquoi ne pas considérer la ville, sa vie, sa forme, sa structure, comme le Super-Médium. *Le Mésodesign*, dans ce cas, est une tentative unique de voir la ville avant tout comme une façon de penser et de communiquer.

*Communiqué*

LÉONARD, Jean-François (1973) **L'évolution de l'occupation du sol dans le Centre-ville de Montréal et les zones limitrophes (1967-1971)**. Montréal, Institut national de la Recherche scientifique, CRUR, note no 12, texte roneotypé, 27p. 7 cartes et 2 annexes de tableaux statistiques.

Cette étude concerne les mutations fonctionnelles qui affectent les principales aires occupées au cours d'une période particulièrement active de l'histoire de Montréal. Elle s'inscrit, tel qu'on le souligne dans l'Introduction, dans le cadre d'une « recherche plus vaste qui analyse les agents d'intervention impliqués dans le redéveloppement du Centre-Ville de Montréal et des zones limitrophes ».

L'auteur nous propose donc ici un bilan quantitatif concernant l'articulation de l'espace urbain dans le Centre-Ville de Montréal et dans les zones qui lui sont immédiatement adjacentes. Bien sûr pareille entreprise ne va pas sans contraintes. Et les deux principales qui se dégagent, relèvent d'une part de la densification des données recueillies qu'il faut tenter de catégoriser de nouveau et d'autre part de la nature des données disponibles ; ainsi, le stationnement occupe-t-il peu d'espace vertical, mais les fonctions résidentielles ont, de leur côté, de plus en plus tendance à s'étager de même que les fonctions commerciales qui tendent à s'enfoncer dans le sol et à s'y étaler sous forme de labyrinthes.

Si le centre-ville accuse des pertes de surfaces de terrain aux chapitres des commerces et des bureaux ainsi que des résidences, ceci ne se traduit nullement par une baisse de densité puisque, de 1964 à 1971, la surface de plancher résidentielle a augmenté de 8 millions de pi. ca. et celle de la fonction commerce et bureaux de 6 millions de pi. ca. On ne se surprendra donc pas par ailleurs de constater que la catégorie commerce sans bâtiment ait augmenté de 46,44% durant la même période.

Dans les zones périphériques, toutefois, les fonctions urbaines semblent n'avoir subi que peu de transformations, tandis que dans le Centre-Ville les changements ont été nettement plus marqués pour la majorité des catégories d'utilisation. Par ailleurs, le métro n'apparaît pas avoir joué le rôle de facteur d'attraction et de concentration, puisque aucun îlot n'a subi de transformations dans ce sens le long de l'axe Atwater — Berri — DeMontigny.

L'auteur souligne également l'importance de l'écart existant entre les prévisions du Service d'Urbanisme (1,5 m. de pi. ca. pl.) et les données actuelles (8,8 m. de pi. ca. pl.) concernant la croissance résidentielle pour la période 1964-1971 ; d'où une accentuation marquée de la densification résidentielle dans le secteur nord-ouest du Centre-Ville.

Conséquence logique enfin, la croissance accélérée des fonctions reliées au transport individuel dans le Centre-Ville, force plus ou moins les autres fonctions à trouver leur espace vital au-dessus et en-dessous du sol.

L'intérêt de cette recherche se situe en somme principalement autour des données chiffrées qui viennent étayer de façon non équivoque les constatations que tout observateur averti des mutations fonctionnelles de la morphologie montréalaise aura pu faire au cours de la dernière décennie.

Paul-Yves DENIS  
*Département de géographie  
Université Laval*

**COLLIN DELAUAUD, Anne (1972) *Uruguay, moyennes et petites villes (étude géographique)*. Paris, Institut des Hautes Études de l'Amérique latine. 140 pages in-4°, 25 figures, 42 tableaux.**

Les ouvrages traitant de l'Uruguay — sous quelque aspect géographique que ce soit — sont peu nombreux. Certes, dans le cas de l'Uruguay, ceci s'explique puisqu'il s'agit d'un pays de dimensions modestes et de faible population dont le type de mise en valeur diffère peu de celui des régions limitrophes des pays voisins. Aussi la documentation de base à la disposition des géographes qui s'intéressent à ce pays est-elle peu étoffée et comporte d'importantes lacunes.

Il faut dès lors savoir gré à Anne Collin Delavaud pour s'être attachée à un aspect le plus souvent négligé des études de caractère urbain, en nous présentant ces « laissés pour compte » que sont les moyennes et petites villes dans un pays aussi hydrocéphale que l'Uruguay, le plus fortement urbanisé d'Amérique latine, où la capitale, Montevideo, regroupe près de la moitié de la population. C'est dans ces villes et ces bourgades que se concentrent environ 80% des habitants de l'Uruguay, et c'est au niveau de l'organisation d'un espace aussi inégalement polarisé par ce maillage relativement lâche qu'on parvient à saisir le type de relations, le genre de vie propre à la campagne uruguayenne. L'industrialisation en est, par ailleurs, presque absente et les petits services commerciaux, bancaires et administratifs à l'échelle locale restent la fonction dominante même s'ils desservent une population rurale de moins en moins nombreuse.

Sporadiquement occupé à l'époque coloniale, malgré le peu de difficultés suscitées par un occupant primitif relativement peu encombrant, l'espace uruguayen n'a légué qu'un réseau à peine esquissé. Un milieu naturel sans contrastes est sans doute à l'origine de cet héritage mis en place par l'essaimage de petits noyaux urbains depuis Montevideo selon un schéma où la diversification économique est demeurée peu développée.

Dans ce contexte, l'armature urbaine de l'Uruguay demeure très simple si l'on tient compte des limitations des fonctions urbaines dans les villes de l'intérieur. Le cadre urbain lui-même offre un modèle qui n'a guère évolué au-delà du quadrillage traditionnel des fondations coloniales : maisons à jardins à l'intérieur du casque colonial, trame plus large pour la banlieue. La population active y est peu nombreuse et conserve des liens étroits avec la campagne. Entourées d'espaces ruraux dont la faible densité relève du caractère extensif de la mise en valeur, les villes sont devenues des centres de regroupement des produits agro-pastoraux. Elles sont aussi jusqu'à un certain point rentières du sol puisque le métayage encore largement répandu favorise la résidence en ville de nombreux propriétaires fonciers.

Ces diverses fonctions témoignent d'une économie prospère qui a procuré un niveau de vie relativement élevé à la population jusqu'au début des années 60. Toutefois l'archaïsme des activités dans le secteur de la transformation agricole de même que l'absence quasi générale de reconversion sont mis en évidence par la stagnation actuelle et le chômage qui en résultent. C'est pourquoi l'activité urbaine s'appuie largement sur un tertiaire hypertrophié notamment dans le domaine bancaire.

Dans ces conditions, il s'avère impossible de dégager une hiérarchie urbaine à l'intérieur de ce petit pays où les équipements de niveau supérieur font presque toujours